

Liberté

Notes de lecture

Jean Filiatrault, Jean-Guy Pilon, André Belleau et Jacques Godbout

Volume 1, numéro 1, janvier–février 1959

URI : id.erudit.org/iderudit/59614ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Filiatrault, J., Pilon, J., Belleau, A. & Godbout, J. (1959). Notes de lecture. *Liberté*, 1(1), 60–64.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1959

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

NOTES DE LECTURE

Le Bel Aujourd'hui... Journal 1955-1958, par JULIEN GREEN, Editions Plon.

De même que pour les six premiers tomes du Journal, lire "Le Bel Aujourd'hui" c'est d'abord et avant tout se replonger dans l'atmosphère prenante, pour plusieurs délétaire, de l'oeuvre entier de Julien Green. Qu'on ne se méprenne pas: délétaire, l'oeuvre ne l'est qu'aux yeux de qui place au-dessus de tout la froide intelligence des choses. Mais que de richesses insoupçonnées, que de vibrations subtiles, que de chaleur l'auteur, discrètement, n'offre-t-il pas à qui aime encore se pencher sur l'homme, sonder les reins et le coeur, à qui accepte encore de considérer la sensibilité comme une valeur aussi importante que la logique! C'est dire que Julien Green s'adresse au petit nombre de ceux qui, en ce siècle plus qu'à demi épuisé, réussissent quelquefois, et malgré tout, à saisir l'ineffable, le non verbal, malgré l'absence d'une "langue algébrique" que quelqu'un de notre petit monde littéraire prétend indispensable.

Avec "Le Bel Aujourd'hui", nous pénétrons une fois de plus dans le monde intérieur d'un sensible à la fois heureux et malheureux de l'être. Heureux parce qu'il reconnaît l'extrême sensibilité de sa nature et que son équilibre personnel, tout précaire qu'il puisse être, repose sur cette reconnaissance. Malheu-

reux parce que vivant à une époque où il est mal porté de s'émouvoir, il semble être la victime de son propre système de défense contre l'anéantissement dont le menace tout contact avec le monde extérieur.

S'il ne s'agissait que de se défendre contre l'extérieur, la partie serait gagnée d'avance. Hélas, il y a aussi la défense contre le moi profond, ce moi souvent perfide, au visage différent pour chacun, qui est en vérité notre pire ennemi, aussi sage, aussi détaché de tout qu'on puisse être. Julien Green est conscient de ce combat interminable: "... car il y a toujours en moi une partie de l'être qui juge l'autre." A ce déchirement, il donne une explication: "*Conçus dans une sorte de délire, comment n'en porterions-nous pas la marque? Comment ne serions-nous pas des créatures de désordre?*" Il faudrait d'abord prouver qu'un délire de cet ordre engendre infailliblement le désordre. D'ailleurs on sent bien que cette explication n'est pas définitive dans l'esprit de Julien Green, qu'il ne veut pas d'explication définitive! Car, sans son tourment, Julien Green serait-il le Julien Green d'"Adrienne Mesurat" et de "Léviathan"? Et il semble qu'il le sait.

A ceux qui aiment Julien Green, la lecture de son Journal

paraît comme un beau chant de tristesse... une tristesse tranquille et sûre d'elle-même, qui n'aspire à aucun soulagement, qui ne tente aucune démarche contraire mais qui, plutôt, se complait dans son essence. Ce qui n'empêche pas Julien Green d'espérer contre toute évidence l'installation de la paix au sein des hommes de bonnes volontés, c'est-à-dire, ceux qui accepteraient d'aimer sans exigences et en dehors de toute raison.

Pourtant se découvre également en lui un besoin de solution du conflit intérieur. (2 janvier 1955) *"L'année ne commence pas trop mal; grâce au Ciel, mais je voudrais passionnément qu'il y eût autre chose dans ma vie. Quoi? La libération à laquelle je rêve depuis ma dix-huitième année?"* Cette dernière phrase, Green nous la propose comme décrivant l'objet même de sa recherche mais il l'exprime à la forme interrogative, comme s'il avait peur de découvrir sa propre vérité. Non seulement il nous cache pour le moment cette vérité, mais il veut, de toutes ses forces, se la cacher à lui-même. Puis il continue: *"Mais je commence à com-*

prendre que ce n'est pas par la seule volonté qu'on l'obtient. Elle est donnée, comme tout le reste." Ainsi l'abandon à une volonté supérieure le soulage-t-il! Ainsi peut-il continuer en toute tranquillité de souffrir en silence, replié sur lui... je serais tenter d'écrire, continuer de souffrir avec joie!

De nouveau dans "Le Bel Aujourd'hui" se retrouvent la peur de la mort, la complaisance à étudier le moindre malaise physique, le souvenir étouffant de la mère disparue, trop tôt ou trop tard selon l'optique adoptée. Il y a aussi la partie d'une vie que l'auteur volontairement ne publie pas, dont nous ne connaissons le secret qu'après sa mort, écrit-il quelquefois.

Comment serait-il possible d'analyser ces thèmes en deux ou trois paragraphes sans risquer des analyses incomplètes et, par le fait même, équivoques.

En définitive, on ne porte pas jugement sur Julien Green. On aime son oeuvre ou on ne l'aime pas. Et si on l'aime, que de chaleur nous transmet cet être sensible! que d'émotions il partage avec nous sans compter!

Jean Filiault.

Les Proverbes, dessins de SINE, Ed. J. J. Pauvert.

On connaissait déjà le grand talent de Siné, en particulier par son petit livre sur les chats. Le revoici, plus drôle que jamais, en pleine possession de tous ses moyens. Toujours dépourvues, directes, justes, les

caricatures de Siné sont d'une grande finesse.

Il a trouvé avec les proverbes une source très riche qu'il saura exploiter judicieusement, nous n'en doutons pas.

J.-G. P.

Mort ou Renouveau de la langue française. — PHILIPPE LALANNE, Paris, Editions André Bonne, 1957, 234 pages, 780 francs.

L'auteur décrit de façon sommaire le rayonnement de la langue française au moyen âge, son éclipse momentanée pendant la Renaissance, sa prédominance aux XVII^e et XVIII^e siècles et son déclin actuel au profit de l'anglais. Il ne manque pas, avec quelque contentement, de lier un peu la fortune de la langue à celle des armes et à la fortune tout court: la France d'il y a cent années était puissante militairement et économiquement. C'étaient les siècles de la grandeur. L'auteur s'inquiète de l'avenir du français et, partant, de celui de la France, ce qui semble légitime. Mais cette inquiétude n'est pas exempte d'aigreur et d'un mépris, simpliste il faut le dire, envers d'autres langues et cultures, notamment l'anglais et la science (la "technocratie"), cause de tous les maux et apanage bien entendu des Anglo-Saxons, gens "pratiques". Les chapitres les plus intéressants et les moins dépourvus d'objectivité sont ceux consacrés à l'analyse des caractères spécifiques du français au Moyen Age d'abord et à l'époque moderne après l'épuration, cause d'appauvrissement, des grammairiens du XVII^e siècle; à la crise du langage contemporain: la radio, la publicité, l'invasion des anglicismes sont mises en cause et dénoncées; aux remèdes à apporter dont la vigilance de l'Etat (?) et la réforme de l'enseignement. Il est fait état, avec justesse, des deux maladies dont

souffre le français d'aujourd'hui: l'excès d'abstraction, la place toujours plus grande de la notion (le nom, la substance) à l'encontre de l'action (le verbe, le concret); en second lieu, la réaction à ce manque de dynamisme au moyen de l'exagération, des mots étrangers, du relâchement syntaxique. Pour convaincre, l'auteur cite Boileau (p. 136). Suit une dissertation sur les mérites respectifs du français et de l'anglais où il est clairement démontré que le français, de par ses qualités intrinsèques, est seul digne du rôle de langue universelle. Peu importe que l'anglais, à notre époque, jouisse d'une prédominance de fait! D'ailleurs, cela est dû à la trop grande importance que l'homme moderne attache aux vulgaires techniques, négatrices de l'esprit. Le français ne jouit-il pas d'un "supplément d'âme"? "Une langue aussi peu charpentée et disciplinée que l'anglais n'a pas l'étoffe de jouer un rôle mondial". Laissons-la aux trafiquants. "Cette privation d'âme doit-elle être imposée à l'univers? La langue anglaise véhiculée par la puissance américaine est devenue la langue de l'uniformisation d'un monde déshumanisé". Il est amusant de constater comment la puissance des autres donne des complexes. Enfin, "durant les siècles du Moyen Age, l'Angleterre n'avait pas de littérature, et pour cause". C'est ignorer,

ou feindre d'ignorer, qu'aux VII^e et VIII^e siècles, l'Angleterre était le centre intellectuel de l'Europe; c'est ne pas connaître, entre autres choses, Chaucer, l'origine de "Tristan et Yseult", etc. Toute cette partie du livre abonde en demi-vérités, en outrances, en simplismes.

En somme, nous avons là un essai de morale linguistique. Malheureusement l'auteur manque de réalisme, est mal informé

et animé d'un esprit qui sied peu au monde dans lequel nous vivons. Son style ne témoigne pas d'un renouveau de la langue française: la pensée avance avec effort; son déroulement manque de souplesse, d'où multiples apparences de coq-à-l'âne. Pour nous, nous voulons aimer la France sans mépriser ses rivales plus heureuses... Bref, un mauvais livre.

André Belleau

Paris en couleurs, par JACQUES WILHELM, Editions Fernand Nathan.

Le Conservateur en chef du Musée Carnavalet nous propose ici, en un mince volume très bien présenté, une promenade à travers Paris, sans rechercher à tout prix le pittoresque et l'étrange.

Le texte est simple et s'accorde fort bien des renseignements sur les circonstances historiques ou les événements qui ont amené la construction d'un édifice, l'érection d'un monument, le tracé d'une grande artère. Les photos en couleurs sont excellentes et s'attachent moins à présenter la foule ou les individus qu'à montrer les monuments les plus importants, quelques ponts, la Seine, des places.

M. Wilhelm retrace rapidement l'histoire des principaux quartiers. Il le fait comme tout Parisien entreprend de montrer sa ville à un étranger: avec

amour et plaisir, en laissant deviner aussi que chaque maison de l'Île Saint-Louis ou de la place des Vosges pourrait faire l'objet d'une longue étude.

"Tel est Paris, écrit l'auteur en terminant, sous quelques-uns de ses aspects. Mais ce que chacun de nous, fût-il le mieux averti de son passé et son présent, sait de sa vie multiple, qu'est-ce auprès de ce qu'il en ignorera toujours? C'est sans doute cette impossibilité de percer jamais le mystère de tant de maisons et de tant de vies qui fait l'attrait des grandes capitales."

Ce petit livre pourra être pour les uns un premier contact rapide mais quand même assez complet avec Paris, pour les autres un album de souvenirs toujours émouvants.

J.-G. P.

La Dimension Florestan, GABRIEL MARCEL, Plon, 1958.

Si vous avez une bonne culture germanique, si vous aimez les dialogues lourds et prétentieux, si le vocabulaire philosophique vous amuse, si vous aimez jouer avec les idées comme on joue avec des poids — il vous reste à lire "La Dimension Florestan".

L'auteur se moque d'un certain jargon philosophique au sein d'une petite société qui veut rendre hommage à un poète disparu. Les membres les plus sympathiques de la société sont les anciennes maîtresses de Flo-

restan, le poète mort et enterré. Ajoutez à cela un Abbé. Et un critique dont on ne sait ce qu'il fait là.

Gabriel Marcel est un philosophe. Il aurait aimé être dramaturge. Comique par surcroît. Mais le résultat est ennuyeux comme un dimanche après-midi. Reste l'essai qui accompagne la pièce de théâtre. Sans y exprimer des idées très justes ou très neuves, Gabriel Marcel y est quand même plus à l'aise. Nous aussi.

J. G.

CHRONIQUE DES REVUES

■ *L'Art japonais à travers les siècles*. Le numéro 46 de la revue *Art et Style*, (distribuée au Canada par Clarke, Irwin & Co., 791, St. Clair ave. West, Toronto), a le mérite de présenter en peu de pages une rétrospective complète de l'art japonais à travers les siècles. Les reproductions contenues dans cet album sont celles des oeuvres de l'exposition d'art japonais tenue à Paris il y a quelques mois. Cette exposition — de même que l'album qui en est le prolongement — a été conçue suivant deux principes: a) démonstration du développement historique de l'art japonais; b) le plus grand nombre possible de chefs-d'oeuvre d'esprit différent afin de pénétrer au coeur même de cet art millénaire.

Une courte introduction relate l'historique de l'art japonais, ses transformations successives, ses sommets en sculpture, en gravure, en peinture, en montages et en décoration.

En plus de quelques divinités et de quelques moines solidement installés dans leur méditation et leur digestion, ce qui est remarquable dans cet album, ce sont les masques de théâtre. L'un représente un vieillard heureux et on l'utilise dans un Nô où le héros, un vieillard, parle du bonheur de vivre. Tout le visage sourit paisiblement et les rides des joues, du nez et du front sont d'une ligne ininterrompue et aboutissent de chaque côté à la bouche qui est à moitié fermée; les yeux aussi